

## L'armée française et les épidémies

La situation sanitaire de l'époque dans laquelle nous vivons nous amène à regarder le passé de nos armées de ce point de vue. Les plus anciens se souviendront de cette terrible TABDT (vaccin typhoïde, paratyphoïde A B, diphtérie, tétanos) qui nous clouait dans nos chambrées aux lits superposés. C'était prendre en compte le danger des maladies et épidémies qui avaient fait souvent plus de victimes chez les soldats que les combats.

Ainsi, le 19 juillet 1870, la guerre éclate entre la France et la Prusse, future Allemagne proclamée à Versailles, tandis que la variole endémique devient épidémique. Avec une vaccination peu efficace, les armées sont très touchées et la guerre commence dans un contexte sanitaire défavorable qui ne sera pas étranger à la défaite. La mobilisation, la concentration des troupes créèrent de grands foyers d'infection. Il y aurait eu dans les armées 200 000 malades et 23 500 morts sur une population française à l'époque de 38 500 000 habitants ! L'épidémie, déjà présente dans la population, se trouva accélérée par la circulation des unités et des militaires, par les réfugiés, par les prisonniers d'un côté comme de l'autre. A l'automne 1870, Georges Sand déclare fuir Rohan et « la variole charbonneuse » et Pasteur, à Arbois dans le Jura, écrit que la variole fait des ravages. C'est finalement l'Europe qui fut touchée et on estime que l'épidémie y fit 500 000 victimes. Malgré tout, cette époque marque un tournant. En effet, les pertes par maladie commencent à être inférieures à celles aux combats, particulièrement dans l'armée allemande dont les performances sanitaires furent meilleures.

Ce ne fut pas le cas, quelques années plus tôt, avec la Guerre de Crimée où les pertes par maladie et en raison de l'épidémie de choléra furent plusieurs fois supérieures à celles au combat. La Guerre de Crimée qui opposa l'Empire russe à une coalition de la France, de l'Empire ottoman, du Royaume Uni et du Royaume de Sardaigne de 1853 à 1856, fut certes une victoire. La bataille de l'Alma, le bastion de Malakoff marquent encore notre capitale où fut signé le traité de Paris. Mais sur le plan sanitaire, ce fut une catastrophe ! Le froid, la faim, et surtout le choléra tuèrent on estime 75 000 soldats sur les 95 000 perdus en Crimée. Le choléra, si on peut dire, ignore la hiérarchie et il frappa le chef du corps expéditionnaire français, le général de Saint Arnaud qui succomba le 29 septembre 1854, comme son homologue anglais lord Raglan qui décéda aussi du choléra.

Au-delà de l'Europe et loin de la métropole, les conquêtes coloniales, autant humanitaires que guerrières avec leurs idéaux, leurs conceptions, leurs comportements dans leur époque, furent aussi parfois des désastres sanitaires ! Ainsi, en 1895, la France envoie un corps expéditionnaire à Madagascar pour la conquête de l'île. Ce fut une expédition des plus meurtrières. Ainsi, il y eut une trentaine de morts au combat et près de 5800 hommes que les maladies tuèrent et dont les tombes jalonnent peut-être encore les pistes qui mènent à Tananarive. Paradoxalement, les conquêtes coloniales apportèrent une amélioration sanitaire dans les territoires conquis, en particulier par la vaccination. C'est à Madagascar d'ailleurs que Gallieni (Saint-Cyr promotion De Suez 1868-1870) élabore sa conception de toute installation coloniale. Elle sera publiée plus tard sous le titre « Du rôle colonial de l'Armée ».

Enfin, un personnage célèbre peut symboliser ces hommes et ces périodes dans le Musée de l'Officier : le lieutenant Guillaume Apollinaire. Ecrivain et poète, Wilhem Apollinaris de Kostorwitsky est d'origine polonaise ; il s'engage au 38<sup>e</sup> régiment d'artillerie de Nîmes, dès le début de la Grande Guerre, pour la France qui le naturalisera. Il gravira les échelons de brigadier jusqu'au grade de lieutenant. Blessé à la tête, il survivra à la trépanation et sera en convalescence à Bénodet, non loin de Coëtquidan, dans cette Bretagne où les Ecoles s'installent après la Seconde Guerre mondiale : « ... Loin de la guerre atroce et de ses coups de canon / Bénodet ne sait pas celle-là qu'il préfère / La mer aux mille écueils ou sa tendre rivière ». Mais très affaibli, le lieutenant Apollinaire meurt de la Grippe espagnole deux jours avant l'armistice. Cette dernière grande épidémie fut la plus dramatique de l'époque contemporaine. Dès 1918, elle frappa d'abord semble-t-il les Armées de toutes nationalités. Des suspensions d'hostilités furent même nécessaires pour évacuer les malades. La Grippe espagnole fit beaucoup plus de morts que la Grande Guerre. Dans le monde, elle tua, selon de récentes évaluations, jusqu'à plus de 60 millions d'hommes et de femmes, soit non loin de 5% de la population mondiale. Pour nous, le lieutenant Apollinaire peut représenter les milliers de soldats affaiblis, convalescents qui, jusqu'en 1919, moururent de cette terrible épidémie.

Ainsi, les officiers, tous les militaires et les visiteurs qui viennent dans ce musée sur les pas de ceux qui les précédèrent dans ces époques, certes glorieuses mais souvent dramatiques, peuvent dire avec Apollinaire : «...Passons passons puisque tout passe / Je me retournerai souvent / Les souvenirs sont cors de chasse / Dont meurt le bruit parmi le vent ».

LCL (ER) Pierre-Marie CHAGNEAU, ancien conservateur du musée du Souvenir